

Ce matin, le soleil donne sur le jardin de la villa; l'air est traversé de cris d'oiseaux. Dans le bleu du ciel, que l'on aperçoit à travers les cimes touffues des arbres, des gazouillements plus prolongés, plus longuement modulés se croisent comme s'il pleuvait des sons. Sur les feuilles et sur les gazons du jardin des disques de clarté tremblent et des rosiers qui montent et s'épanouissent reçoivent toute la chaleur et toute la clarté dans les corolles de leurs fleurs.

Et cependant, Blanche Davis s'ennuie; elle voit comme un vide dans la sérénité et l'éblouissement de cette journée naissante. Comment expliquer la tristesse d'heures qui devraient engendrer de la joie, de la confiance dans le présent et dans l'avenir et qui, au contraire, pénètrent de la plus pesante mélancolie?

Accoudée à la petite barrière à claire-voie du jardin, Blanche, depuis près d'une heure, regarde obstinément bien loin devant elle, sur le fleuve, dont l'eau est azurée comme le ciel.

"Mais qui ose donc s'ennuyer ici par ce matin de rêve? claironna tout à coup une voix fraîche, derrière la jeune fille.

C'était madame Davis qui, vêtue d'un long peignoir à grandes fleurs bleues, courait de plate-bande en plate-bande, cueillant un bouquet varié à souhait.

"Personne, ici... n'ose s'ennuyer, maman, répondit la jeune fille en souriant.

—Tiens! voici un mimosa qui languit; il a eu trop chaud, il faudra l'arroser.

Et madame Davis, laissant la fleur languissante sur sa tige, courut en cueillir une autre qui rayonnait et qu'elle ajouta à sa gerbe.

"Toutes ces fleurs sont bien capricieuses, remarqua Blanche.

—Jeune fleur... jeune fille, riposta malicieusement madame Davis en agitant avec grâce vers sa fille une éclatante trémière... Et, à propos, quel va être le caprice de la journée?

—Une longue, très longue promenade sur la route, dans le village, à l'Anse à l'Eau, dans le parc ou dans la montagne, n'importe où, pourvu que l'on marche et que l'on respire le grand air... Il y a trop d'arbres, ici, et l'air du large ne pénètre pas. On étouffe.

—Mais rien de plus simple, ma chérie, répondit madame Davis; ton père t'accompagnera, à moins que tu ne préfères M. Vandry.

—Oh! non, fit vivement la jeune fille. Papa viendra avec moi.

Une heure après, en effet, monsieur Davis et sa fille se dirigeaient vers la montagne, en arrière du village. C'est une superposition de rochers abrupts qui dégringolent jusques dans le Saguenay; il y a dans les anfractuosités des roches quantité d'herbes et de plantes intéressantes; et cela intéressait en effet très vivement M. Davis, qui, sous prétexte qu'il avait fait une partie de sa fortune dans le commerce des fleurs artificielles, qu'il avait ajouté à celui des soies, jouait quelquefois à l'herboriste et simulait, à ses

heures de bonne humeur, de se perdre dans la contemplation d'une marguerite ou d'un coquelicot.

Comme ils traversaient le village, cédant tout à coup à une résolution énergique, Blanche dit tout à coup à son père:

"Si nous allions dire bonjour au maître d'école?... Nous lui devons bien cela.

—Je t'approuve, petite, dit M. Davis, peut-être aussi pourrions-nous lui demander de nous accompagner...

—C'est cela, répondit la jeune fille, en rougissant de plaisir.

C'était jeudi, jour de congé, et Paul n'était ni à l'école, ni à l'"épicerie" Thibault.

"Monsieur Paul est sorti depuis une couple d'heures, déclara la mère Thibault, à qui M. Davis s'était adressé; il a pris par là... ajouta-t-elle, en montrant le parc.

On se dirigea du côté du parc et bientôt, le père et la fille furent à l'extrémité de l'énorme bouquet de sapins et d'épinettes auquel on a donné la nom de Parc de Tadoussac. Au pied d'un arbre dont la maîtresse racine, complètement hors de terre, coupait un petit sentier à l'indienne qui traversait le parc dans toute sa longueur, un jeune homme était assis et lisait:

"C'est M. Duval, s'écria Blanche en l'apercevant. Et elle entraîna son père vers l'instituteur. Celui-ci, en voyant venir les deux promeneurs, ferma son livre et se leva.

"Bonjour, Monsieur, fit Blanche avec un gracieux sourire.

Paul s'inclina modestement.

"C'est aussi jour d'école buissonnière pour nous, dit M. Davis, et il nous a pris, ce matin, des envies folles de courir les bois; nous avons décidé d'aller dans la montagne....

—Mais il y a assurément mieux ici, que dans la montagne, acheva Blanche avec étourderie.

—Vous avez raison, mademoiselle, rectifia Paul; tout est ici à souhait: en bas, la mer; sur le plateau, des arbres, des fleurs, des rochers, des oiseaux; que faut-il de plus pour une salle d'école buissonnière?

En bas de la falaise, on entendait, en effet, la mer déferler sur la grève; on ne l'apercevait toutefois qu'à travers les éclaircies des taillis.

"Tiens, fit tout à coup M. Davis, ce sentier descend jusqu'au fleuve, si je tentais une courte excursion en bas, sur la grève, pendant que vous causez tous les deux?...

Et M. Davis disparut dans les méandres du rai-dillon.

Seuls, les deux jeunes gens maintenant étaient embarrassés et leurs regards, durant quelques instants, restèrent fixés sur le petit sentier. Blanche, la première, s'enhardit; pendant une minute, elle promena lentement ses grands yeux sur le jeune homme. Elle regardait ses cheveux d'un beau châtain qui débordait